

Lurelu



Voyages (confinés) autour de mon coeur

Francine Sarrasin

Volume 44, Number 3, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2022). Voyages (confinés) autour de mon coeur. *Lurelu*, 44(3), 75–76.



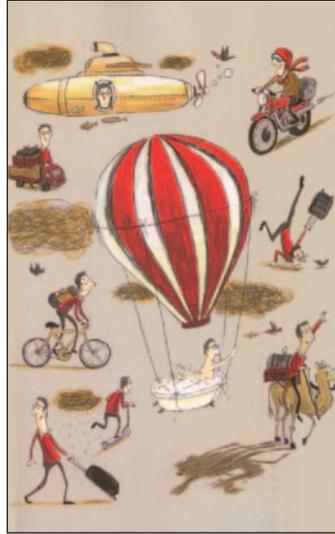
Voyages (confinés) autour de mon cœur

Francine Sarrasin

En ces temps où la pandémie restreint les déplacements, où l'appel du large est limité, on peut, sans vaccin ni masque, partir dans les pages d'un album. Avec *Voyages autour de mon cœur*, la proposition que nous font Gilles Tibo et l'illustratrice Geneviève Després sert de passeport à l'aventure. Il ne faut pas s'attendre à un récit linéaire, d'un poème imagé à un autre. Le voyage suggéré ici se fait plutôt par séquences, car chaque double page est un monde en soi, où il est possible de s'arrêter pour rêver. L'album (*La Bagnole*, 2020) est une sorte de répertoire de lieux à explorer où, au dire de l'illustratrice, chaque page devient un pays.

D'emblée...

J'ignore pourquoi le traitement de la première double page me fait penser à un plan d'architecte. Est-ce ce bleu généralisé du fond de page qui reprend à l'envers la couleur d'encre qu'on utilise parfois pour le tracé des maquettes? Est-ce la finesse du trait qui fait passer l'écrit et le dessin pour quelque chose en devenir? À mon avis, cette planche a tout d'un grand projet. D'autant que, placée au bas de la page, la présence de l'auteur poète s'affiche dans un geste déterminant. Les courbes formulées par le portrait sont ouvertes, elles annoncent une suite. Tout y est prétexte à création d'écriture : le livre-trophée montré dans l'élan au bout de la main gauche du personnage, le gros crayon dans sa main droite et la jambe qui avance précautionneusement sur cette petite parcelle de sol qui n'a, somme toute, aucune attache. «Moi qui n'ai point bougé depuis l'enfance, j'ai parcouru le monde sur le dos des images. J'ai fait mon plus beau, mon plus grand voyage, debout, comme un funambule, sur le fil de mots.» L'intérêt de cette déclaration ce n'est pas sa fidélité au sens proprement dit, mais bien l'interaction entre le mot et l'image. Car c'est par le dessin que l'équilibriste s'exécute : on observera que le câble, tracé sous ses pieds, n'a rien de bien solide, il est ouvert comme s'il s'agissait d'une invitation.



Tout de suite après cette page, le voyageur, héros de l'aventure, dans une énumération qui ressemble à une comptine, se joue des mots, mais aussi et surtout d'images. L'effet de caricature est fascinant. Dans une énumération rythmée, le poème *On peut* décline, pêle-mêle, d'innombrables possibilités de voyager. L'illustration qui l'accompagne semble se moquer de toutes ces velléités de transport. C'est la baignoire volante, au centre, qui donne le ton. Le rouge actif du ballon, du camion, de la moto qui se reporte même sur le vêtement que porte notre héros, ce rouge s'impose comme un chemin pour le regard : dans un tel environnement, aucun repos n'est possible. Il faut aller ailleurs. Entrer dans le mouvement et partir dans les pages de l'album pour découvrir d'autres mondes riches et variés.

Au bord de la nuit

Interloqué, l'enfant qui reçoit un projectile, en plein dans son verre de lait, risque de rester plutôt éveillé! Le temps au moins de permettre la lecture du poème et de considérer le grand ciel turquoise et l'espace vide du lieu où il se trouve. Est-ce l'étoile qui dans sa course éclaire la scène et donne l'ombre sous son lit? Est-ce l'étoile qui ajoute un peu de réalisme à la scène? Même s'il semble peu rassuré, ce petit homme assis dans son lit tend son verre. À n'en pas douter, le mouvement de l'étoile viendrait de la page de droite, là où le texte se formule dans



un passé bien définitif. «Une minuscule étoile filante tomba par inadvertance dans le verre de lait d'un garçon qui ne voulait pas dormir.» Il faut convenir que ce hasard, cette «inadvertance» vise drôlement juste! L'image ferait ici dévier le sens du texte en donnant un formidable aplomb à l'élan de l'étoile. Un mouvement par ailleurs difficile si l'on pense qu'il provient de la droite et se dirige vers la gauche, contrariant ainsi le sens naturel de lecture. Il y aurait comme une opposition, un possible obstacle. Devant cet état de fait, l'enfant ne dormira pas, en tout cas pas tout de suite. Seul dans son milieu de page, avec son bras aligné sur l'horizon, il devra d'abord se convaincre de prendre le lait pour être finalement «le premier, et aussi le dernier, à boire du lait aux étoiles».

Devant la mer

Si le ciel envoie ses étoiles visiter les enfants pour les faire dormir, d'autres histoires n'ont rien à envier à la nuit, elles racontent avec force le jour en balade. Une nouvelle page propose ainsi une maison qui bouge. Elle est mobile à plus d'un titre, la haute maison : déjà le texte la promène par monts et par



vaux, de la rivière à l'autoroute, du jardin zoologique au précipice. L'image, elle, la fait littéralement danser sur le sable, près des vagues de l'océan. À n'en pas douter, il s'agit d'une maison joyeuse! La voir ainsi fait sourire. Cette maison n'est pas seulement un lieu où habiter, elle devient un personnage vivant. En équilibre précaire sur ses pattes agitées, elle se trouve au centre de sa page-tableau, mais ne pose pas pour son portrait, bien au contraire! C'est en instantané que son mouvement est capté. Il faut voir qu'elle se teinte aux couleurs de la page précédente, la page du texte, livrant ainsi, par cet orangé intense et chaud, un écho vibrant à l'histoire. Il est vrai que la couleur orangée, voisine du rouge, a quelque chose de vivant, elle donne une impression de force, d'énergie, de triomphe et de joie. Vue devant le gris des vagues et dans l'éloignement d'un ciel peu menaçant, la maison mobile se donne l'importance d'une vedette : il s'en faudrait de peu qu'elle se mette à chanter!

Étrange voyage

Ailleurs, la mer prend de l'envergure, elle a besoin des deux pages pour s'épanouir. C'est là que l'ourson s'inquiète un peu et se définit dans un texte court dont la formulation fait penser au haïku japonais, avec cette référence au quotidien qu'on cueille dans des mots simples.

Un ourson si petit
au milieu de la mer
aimerait bien que son père
le ramène dans son lit.



On ne dit pas comment l'ourson s'est retrouvé dans la minuscule embarcation au bord de la page et de l'énorme vague, on ne sait pas s'il rêve ou s'il est éveillé. Le non-dit, caractérisant ce genre de poème, laisse toute liberté pour imaginer. L'ursidé aurait-il défié l'autorité paternelle pour partir ainsi tout seul? Aurait-il été surpris par la force du courant?... Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne semble pas bien aventureux... D'ailleurs, il ne fait pas vraiment partie du mouvement. Son regard resté sur le rivage contrarie la poussée de la déferlante.

Et il y a cet étonnant jeu d'échelle. Avons-nous remarqué la taille de la bête par rapport à celle du bateau? Lequel des deux serait le jouet? En considérant l'ensemble, on peut voir une intéressante parenté entre l'image et la structure du poème. En effet, dans un cas comme dans l'autre, l'économie de moyens est notoire. Aux quatre lignes du texte répondent quatre seuls motifs : l'ours dans le bateau, les vagues, le ciel et le texte. À mon avis, cette planche est un hommage à l'art japonais du haïku : la nature s'y manifeste dans la grande mer vue de près et dans ce moment de quotidien qui ressemble à un rêve.

Pour un peu de tendresse

L'image, qui est à la fois la couverture et la conclusion de l'album, parle autant sinon davantage que le texte du poème. «Et moi, j'ai fait mon plus beau voyage, un soir, dans les bras de mon père.» L'histoire aurait pu s'arrêter là, avec cette formidable caresse, dans ce précieux moment d'abandon. D'ajouter la suite ancre le propos dans un réel plus prosaïque : «Il me transportait de

l'auto jusqu'à mon lit où m'attendaient dix oursours endormis.» Du moment idéal, «mon plus beau voyage», l'évènement se transforme et se fait plus concret, même si seulement l'essentiel de la situation est montré. Le gris de la nuit en dégradé très doux ne contrevient nullement au jaune doré du contact. Car ici, c'est vraiment de cela qu'il est question. La présence paternelle esquissée de dos dans l'ouverture d'une porte offre autant de chaleur que de sécurité. Avec ces parcelles d'inachevé, de non-dit, la construction de l'image est conçue pour justifier le contact entre les deux personnages. Il faut voir en continu la courbe molle du bras de l'enfant qui rejoint sa tête puis celle du père. Nul besoin d'autres précisions. Formulé au «je», comme plusieurs des poèmes de cet album intitulé *Voyages autour de mon cœur*, cette ultime course, «Dans les bras de mon père», fait pénétrer dans l'univers intime de l'amour filial.

(lu)

